Nécrologies

Autor(en): **Dietrich, Wolf**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **67 (2003)**

Heft 265-266: **a**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIES

Eugenio COSERIU
(1921-2002)

Le 7 septembre 2002, Eugenio Coseriu, le grand philosophe du langage, le linguiste, le romaniste, est décédé à la suite d'un cancer pernicieux dont il souffrait depuis plus d'un an. On l'avait vu encore au Congrès de Salamanque, cette fois avec ses béquilles, un an avant sa mort, déjà visiblement marqué par la maladie. Avec lui, comme l'ont observé plusieurs commentateurs, à commencer par Jürgen Trabant et Klaas Willems[1], s'est éteint «le dernier grand maître de la linguistique européenne», un maître qui a fait école dans le monde entier, même si la réception de ses idées a été gênée par plusieurs facteurs négatifs. Coseriu était un linguiste tout à fait exceptionnel, vu l'ampleur de ses connaissances et l'ambition de sa théorie du langage. Il n'était pas seulement le représentant d'une de ces éphémères écoles linguistiques de la seconde moitié du XX^{e} siècle; il a établi les bases d'une linguistique prometteuse à beaucoup d'égards, et qui a encore, sans doute, de l'avenir.

Eugenio Coseriu était né le 27 juillet 1921 à Mihăileni, dans le nord de la Bessarabie, territoire (qui correspond à l'actuelle République Moldave) historiquement partagé entre la Moldavie roumaine et la Russie et qui venait d'être rattaché à la Roumanie en 1918. Le roumain fut donc sa langue maternelle. Plus tard, dans les années quarante, étant en Italie, il a choisi l'italien comme «sa langue». Il y était rattaché par ses deux mariages avec des italiennes, mais aussi par une affinité intellectuelle née dans ses années de formation en Italie. A côté du roumain, l'italien est devenu aussi la langue des créations littéraires de sa jeunesse (poésies, essais, contes). Le russe lui était également bien familier depuis son enfance, mais il le considérait avec de grandes réserves, l'occupation de sa patrie par l'Union soviétique en 1940 ayant entraîné l'exil du jeune étudiant de Bessarabie et de Roumanie. Ces dernières années, lorsqu'il est retourné dans son pays natal, après une absence de plus d'un demi-siècle, pour donner des cours de linguistique, ce sont la politique linguistique des dirigeants russes ou russophiles de Chişinău et le refus de la minorité russe d'apprendre le roumain, la langue officielle du pays, qui ont provoqué de vives réactions de sa part.

Fils d'un fonctionnaire de santé, le jeune Coşeriu, commence à fréquenter à l'âge de dix ans, le lycée de Bălţi, centre important du nord de la Bessarabie, où il apprend le français, l'allemand, le latin et le grec. A l'âge de seize ans, il commence à publier des poésies, d'abord dans la revue du lycée, puis dans des revues littéraires du pays. Élève brillant, après son baccalauréat, il gagne la Roumanie, où il s'inscrit

---

(1) Willems, Klaas (sous presse), «Eugenio Coseriu (1921-2002). Versuch einer Würdigung», *Leuvense Bijdragen* (Louvain).

à l'Université de Iaşi, capitale de la Moldavie roumaine. Son père l'avait obligé à s'inscrire à la Faculté de Droit, mais Coseriu, parallèlement, suivait des cours de philologie slave et roumaine. En même temps, il gagne sa vie comme critique littéraire dans le journal *Moldova* et écrit des comptes rendus pour plusieurs revues littéraires. Ayant obtenu une bourse d'études pour l'Université de Rome, Coseriu passe en Italie en décembre 1940, juste au moment de l'invasion soviétique en Bessarabie. Ayant laissé toute sa famille en Bessarabie, ce n'est que trente ans plus tard qu'il reverra sa sœur en Roumanie et 51 ans plus tard qu'il pourra revoir sa terre natale.

A Rome, Coseriu continue ses études de lettres modernes, comme nous dirions aujourd'hui. Il les achève par une thèse, acceptée en 1944, sur les influences de la poésie épique française médiévale sur la poésie épique populaire des Slaves méridionaux. Du fait des difficultés croissantes de la vie matérielle, aggravées par la Guerre qui touche Rome, Coseriu, continue ses études à Padoue, puis à Milan, où il prépare une thèse de philosophie, sur des problèmes d'esthétique, acceptée en 1949, mais non publiée, comme d'ailleurs la première. Il gagne sa vie comme journaliste et traducteur, donne des leçons particulières et travaille comme rédacteur d'articles pour l'Encyclopédie Hoepli. Carabellese, Bertoni, Sapegno, Pagliaro, Maver, tels sont les grands noms des professeurs dont Coseriu a suivi les cours à l'université, mais il ne s'est jamais considéré le disciple d'aucun d'eux. Il faisait de vastes lectures, en philosophie aussi bien qu'en linguistique et, jusqu'à sa mort il n'a jamais cessé de lire des œuvres littéraires dans toutes les langues qu'il connaissait[2]. A côté des chefs-d'œuvre de toutes les époques, il tint aussi à être toujours au courant des littératures contemporaines. Dormant peu, il lisait souvent jusqu'à l'aube, sans jamais manquer un de ses cours de neuf heures du matin.

Les difficultés extérieures le forcent à quitter l'Italie et à s'essayer dans le Nouveau Monde en tant que professeur de sciences humaines, dans n'importe quelle spécialité. On lui avait proposé un poste à Montevideo, capitale de l'Uruguay, où il y avait beaucoup d'Italiens et d'autres immigrés d'origine européenne. Arrivé là, en 1950, il apprend que le poste qu'il devait occuper n'existe pas encore. Il travaille donc à organiser la *Facultad de Humanidades* et *l'Instituto de Profesores*, où il enseignera la théorie du langage et la méthodologie linguistique. C'est l'époque du mûrissement intellectuel, fécondes années pendant lesquelles la réflexion continuelle aboutit aux pierres angulaires de sa future linguistique: il publie six grands articles, «Sistema, norma y habla» (1952), «Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje» (1954), «El plural en los nombres propios» (1955), «La creación metafórica en el lenguaje» (1956), «Logicismo y antilogicismo en la gramática» (1957), «Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar» (1957), qui constituent un ensemble de 350 pages, donc un premier manuel de linguistique théorique. La série

(2) Presque tous ces détails biographiques se retrouvent d'ailleurs dans une très longue interview rédigée et publiée en 1997 par les soins de Johannes Kabatek et Adolfo Murguía sous le titre, emprunté à la fameuse formule platonicienne qui est à la base de toute la pensée méthodologique de Coseriu, «*Die Sachen sagen, wie sie sind...*». *Eugenio Coseriu im Gespräch* (*«Dire les choses telles qu'elles sont...». Entretiens avec E.C.*), Tübingen: Gunter Narr. Ce livre est, en dehors des textes rédigés par Coseriu lui-même, une des sources fondamentales pour bien comprendre sa pensée, sa personnalité et son œuvre.

est couronnée par la grande «thèse», *Sincronía, diacronía e historia*, de 1958. Il a publié des manuels destinés aux étudiants, sur la géographie linguistique et sur le latin vulgaire; c'est dans ce dernier qu'il a esquissé ses idées à propos de l'influence grecque sur le latin vulgaire. Il s'est désormais fait connaître. Il entre alors en contact avec les grands linguistes brésiliens de l'époque, Silva Neto, Mattoso Câmara, Sílvio Elia; il rencontre aussi Ambrosio Rabanales à Santiago du Chili; il cherche enfin à dialoguer avec les linguistes européens, Vendryes, Martinet, Menéndez Pidal, Antonio Tovar, entre autres. En 1958 il est nationalisé uruguayen, nationalité qu'il a gardée jusqu'à sa mort.

Après une série de conférences dans divers pays européens, Portugal, Espagne, Italie, France, Allemagne et Suisse, c'est son vieil ami Harri Meier – qu'il connaissait depuis le séjour de celui-ci à Montevideo, en 1953 – qui l'invite à Bonn, en 1961. Coseriu, qui enseigne la philologie romane à Bonn pendant toute l'année 1961, est chargé d'une seconde chaire à Francfort, au cours de la même année. Harri Meier s'active pour qu'il obtienne cette chaire, tandis que Mario Wandruszka le réclame pour Tübingen. Enfin c'est en 1963 que Coseriu, qui a le choix entre au moins quatre offres venues du monde entier, accepte la chaire de philologie romane à l'Université de Tübingen. Quelques années plus tard, il y peut ajouter celle de linguistique générale de la même université. Il est donc revenu sur le Vieux Continent, tout en gardant des liens étroits avec l'Amérique du Sud. Coseriu ne quittera plus désormais l'université de Tübingen, malgré les offres, venues plus tard, de chaires aussi renommées que celles de Vienne ou de Bonn.

Ceux qui ont assisté à ses premiers cours du semestre d'été 1963 savent combien son enseignement était différent de tout ce que nous avions expérimenté jusque-là. Il parlait l'allemand avec une extrême lenteur, certainement pour ne pas faire de fautes. Mais ce n'était pas tant le rythme peu commun et pénible à suivre de son élocution, que la systématicité de sa pensée, la rigueur de son analyse et de son jugement qui nous frappèrent, nous éblouirent. La situation de la linguistique en Allemagne était celle d'un pays, isolé pendant la Guerre, qui n'avait pas encore retrouvé son orientation. On flottait entre la tradition de la linguistique historique du XIX^{e} siècle, l'idéalisme humboldtien, le positivisme des Meyer-Lübke, Gamillscheg et Rohlfs – ces deux derniers enseignaient encore à Tübingen en tant que professeurs émérites – et le psychologisme de romanistes tels qu'Eugen Lerch. Coseriu nous fit connaître non seulement les noms de Saussure, Troubetzkoy et Jakobson, mais aussi ceux de Louis Hjelmslev, Bloomfield, Martinet, Tesnière... Il discutait le pour et le contre du «structuralisme» de Guillaume aussi bien que l'apport de Menéndez Pidal à la théorie des substrats. C'est par d'innombrables répétitions qu'il finit par établir les bases de sa théorie linguistique, le bien-fondé de la distinction méthodologique entre type, système, norme et parole, entre synchronie et diachronie, entre les niveaux d'observation tels que le langage en tant que technique discursive, en tant qu'«enérgeia», et le discours ou texte en tant que produit de cette technique («érgon»). En introduisant le structuralisme, peu à peu il en démontra aussi les limites et développa sa propre linguistique «intégrale», au-delà du structuralisme, une linguistique qui ne part pas seulement des systèmes tout faits, mais qui englobe la créativité du locuteur, une linguistique de la parole.

Il tenait de grands cours magistraux où il développait ses idées sur la philosophie du langage, l'histoire de la linguistique romane, la lexématique avec la sémantique

structurale et la formation fonctionnelle des mots, la typologie, le latin vulgaire, le système verbal des langues romanes, etc. Nous assistions à l'échafaudage et au perfectionnement de sa linguistique, à ce système complexe qui comprend la théorie des connaissances, les distinctions méthodiques, la sémantique qui est au centre de toute analyse linguistique (grammaire, syntaxe, formation des mots et lexématique), l'étude du fonctionnement synchronique ainsi que du changement linguistique différencié selon le niveau d'observation (norme, système ou même type de langue), le tout basé sur une bonne connaissance de l'histoire et de l'usage actuel de la langue romane considérée. Les philologies nationales s'enchâssaient toujours dans la perspective de l'unité des langues romanes dans leur ensemble. Ce qui nous frappait, que ce fût dans l'élaboration de sa propre théorie de l'analyse linguistique ou dans ses prises de position contre certaines tendances de la linguistique contemporaine (génération, linguistique contrastive, théorie de la traduction, pragmatique, dialectologie etc.), c'était le grand respect que Coseriu avait du travail des autres linguistes. Il tenait non seulement à les citer, mais aussi à reconnaître leur contribution positive au problème, selon la maxime qui dit qu'aucune théorie ne peut contenir que des erreurs.

Mais il y avait, pour le petit groupe des initiés, les cours spécialisés de philologie romane, sur des sujets aussi variés que la dialectologie italienne, le sarde, le dalmate, l'histoire du roumain, l'espagnol médiéval, le portugais du Brésil etc., cours faits généralement dans une des grandes langues romanes correspondantes. C'est là qu'on pouvait profiter de ses larges connaissances en linguistique historique, et l'on pénétrait vraiment dans la profondeur de ses idées théoriques parce qu'il les répétait en les appliquant aux sujets particuliers traités dans le cours qu'il faisait. C'est là aussi qu'il nous présentait aux professeurs invités, aux grands romanistes de l'époque, à Iorgu Iordan, Alexandru Rosetti, Georges Straka, Charles Muller, Bernard Pottier, Antoni M. Badia i Margarit...

Les assistants de la chaire de M. Coseriu travaillaient dur, car «le grand maître» ne connaissait pas de limitation, ni en ce qui concerne les heures de travail ni le type de travail. On faisait tout, on organisait tout, et l'on était «invité» à suivre les cours trop peu fréquentés, notamment les cours de ces langues romanes qui furent dotées d'un lectorat propre après la nomination de Coseriu, telles que le catalan, le roumain et le portugais. Mais on était récompensé, d'abord par une ouverture sur des domaines peu fréquentés, ensuite par des renseignements bibliographiques spécifiques et par le contact avec les romanistes du monde entier, et plus matériellement enfin par l'attribution de ces bourses d'études dans toute la Romania dont il s'était assuré tout naturellement la répartition.

Bientôt s'est révélée une particularité de la production cosérienne: le grand maître préférait l'enseignement socratique à la corvée de la publication de manuels ou d'études monographiques. Dans les intervalles entre les semestres, il aimait voyager pour donner des cours un peu partout dans le monde, à Strasbourg, Almuñécar, Coimbra, Padoue, Rio de Janeiro, Buenos Aires, Bogotá, Mexico, plus tard à Tokyo, Tbilissi en Géorgie..., mais il laissait le soin de la publication des études de détail et des grandes synthèses à ses disciples. C'est incontestablement là qu'il faut chercher l'origine de la faible diffusion de ses idées, faiblesse qui se fait sentir jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est pas seulement le choix des langues de publication – l'espagnol et l'allemand surtout, presque rien en anglais, trop peu en français – qui ont empêché cette

diffusion, mais ce sont ces publications de seconde main, ces notes de cours sur la lexématique, la grammaire transformationnelle, l'histoire de la philosophie du langage, le système verbal des langues romanes, etc. qui ont nui à sa renommée plus qu'elles ne l'ont rehaussée. La raison n'en est pas tant la qualité parfois un peu douteuse de certaines d'entre elles, mais le sentiment que devait avoir le lecteur de ne pas se trouver en face d'une œuvre préparée par l'auteur lui-même. Cette appréciation vaut même pour les textes dont les rédacteurs ont réussi à élaborer une œuvre de haute qualité, comme par exemple les différentes éditions de la *Textlinguistik* (à partir de 1980) ou la nouvelle édition de l'histoire de la philosophie du langage (*Geschichte der Sprachphilosophie von den Anfängen bis Rousseau*, 2003) par Jörn Albrecht ou encore la publication du travail sur le système temporel et aspectuel des langues romanes (*Das romanische Verbalsystem*, Tübingen: Narr, 1976) par Hansbert Bertsch.

Coseriu, il est vrai, a publié un très grand nombre d'articles tout au long de sa vie, mais presque pas de livres. Après avoir publié, dès 1962, ses articles fondamentaux, cités plus haut, sous le titre de *Teoría del lenguaje y lingüística general, cinco estudios* chez Gredos, cette même maison d'édition de Madrid publia, dans les années soixante-dix, un choix de ses articles dans des volumes thématiques (*El hombre y su lenguaje, Estudios de lingüística románica, Gramática, semántica, universales, Principios de semántica estructural, Tradición y novedad en la ciencia del lenguaje*) ainsi qu'une réédition de son premier livre, *Sincronía, diacronía e historia*. On peut considérer comme un second livre préparé de sa propre main le volume *Lezioni di linguistica generale* (Turin 1973), fruit des cours qu'il avait donnés dans le monde entier. Gredos en publia la traduction espagnole en 1981 sous le titre de *Lecciones de lingüística general*. La dernière d'une longue série de traductions dans un grand nombre de langues, dont le russe et le japonais, a été celle en roumain, publiée enfin dans sa patrie, en République Moldave (*Lecţii de lingvistică generală*, Chişinău: ARC, 2000).

Coseriu écrivait dans un style concis, clair, mais d'une densité argumentative qui ne rend pas toujours facile la lecture de ses articles. Ce qui caractérise sa façon d'exprimer sa pensée, surtout dans ses écrits théoriques, c'est la forme de l'ébauche. En général, il discute longuement le pour et le contre de ceux qui ont traité le sujet avant lui pour ensuite esquisser la solution qu'il propose. Il donne toujours les exemples appropriés, très souvent les mêmes, qui se répètent au cours des années, mais on cherche en vain une étude descriptive exhaustive basée sur une grande masse de données linguistiques. C'est une tâche qu'il a laissée à ses élèves, qu'il s'agisse du développement de la sémantique structurale et de la théorie des champs lexicaux, des différentes sections de la formation des mots ou de recherches approfondies sur l'influence du grec ancien sur le latin vulgaire, d'études sur le discours répété (les locutions figées) ou la syntaxe structurale. Coseriu, qui a dirigé une infinité de thèses, était d'une générosité inouïe, issue de l'ampleur de ses intérêts et de la souveraineté de ses vues, lorsqu'il s'agissait de choisir un sujet. Sous la rigueur de ses principes généraux, dont il présupposait l'application au moins critique, presque tout était possible, des sujets d'esthétique littéraire, de philosophie du langage, d'histoire de la linguistique aussi bien que des travaux descriptifs, des recherches de grammaire ou de sémantique historique, de typologie ou de la théorie de la traduction. Même là où la pure description pragmatique semblait prévaloir, la théorie ne manquait pas,

selon le mot de Coseriu qui disait qu'il n'y a rien de plus proche de la pratique qu'une bonne approche théorique.

Une deuxième particularité, qui résulte du style de publication de Coseriu, consiste en l'existence d'un très grand nombre de manuscrits inédits sur des sujets variés. Déjà de son vivant, notamment à partir de 1998, grâce à une subvention de la Deutsche Forschungsgemeinschaft, la regrettée Brigitte Schlieben-Lange, successeur de Coseriu dans la chaire de philologie romane à Tübingen, a pu diriger un groupe de chercheurs, dont notamment Reinhard Meisterfeld, qui devait d'abord examiner les masses de feuilles de papier et classifier les sujets traités pour ensuite procéder à un projet d'édition. On a pu, jusqu'en mars 2003, terme de la subvention accordée par la DFG, commencer à préparer l'édition des œuvres suivantes: *La corrección idiomática* (dont la publication avait été annoncée par Gredos depuis dix ans); *Teoría del nombre propio* (manuscrit incomplet); *Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft* ('*Histoire de la linguistique romane*', dont le premier volume, qui contiendra le texte restauré et élargi par les soins de R. Meisterfeld, sera publié en 2003); *Geschichte der Sprachphilosophie* (qui est au fond une histoire des origines de la philosophie du langage et qui vient d'être publiée, par J. Albrecht).

Eugenio Coseriu fut élu président de la Société de Linguistique Romane en mars 1980, lors du Congrès de Palma de Mallorca, et a exercé ses fonctions jusqu'au Congrès d'Aix-en-Provence, septembre 1983, lorsqu'il céda sa place à Aurelio Roncaglia. A l'occasion de son soixantième anniversaire, en 1981, quatre de ses disciples, Horst Geckeler, Brigitte Schlieben-Lange, Jürgen Trabant et Harald Weydt, lui ont préparé un hommage digne de son importance, cinq volumes de mélanges, sous le titre significatif de *Logos semantikos*, publiés à la fois à Berlin et à Madrid. A la fin des années soixante-dix, il avait découvert le Japon et le japonais, et pour une fois, la seule, il a franchi les frontières des langues indo-européennes en publiant un article sur les diathèses du japonais dans les mélanges Zwirner (1979)(3), après avoir pris connaissance, avec satisfaction, de la publication de ses œuvres complètes en traduction japonaise. Peu après son 65e anniversaire, il se vit attribuer l'honneur de la publication de trois gros volumes, que trois autres de ses disciples avaient conçus dans la perspective, non de mélanges ordinaires, mais dans celle d'un forum de discussions(4). Si le premier volume contenait, en langue allemande, une vingtaine d'articles du maître qui avaient été publiés auparavant à des endroits et parfois dans des langues peu accessibles(5), les deux volumes suivants furent réservés à des contri-

(3) Eugenio Coseriu (1979), „Verbinhalt, Aktanten, Diathese. Zur japanischen Ukemi-Bildung", in: *Sprache und Sprechen. Festschrift für Eberhard Zwirner zum 80. Geburtstag*. Tübingen: Niemeyer, pp. 35-55.

(4) Albrecht, Jörn/Lüdtke, Jens/Thun, Harald (directeurs) (1988), *Energeia und ergon. Sprachliche Variation – Sprachgeschichte – Sprachtypologie. Studia in honorem Eugenio Coseriu*, 3 vol., Tübingen: Narr.

(5) Il s'agit d'articles, publiés entre 1965 et 1987, sur Wilhelm von Humboldt, la variation linguistique, la linguistique historique et le changement linguistique, la typologie, les universaux, la linguistique appliquée et la situation de la linguistique actuelle, donc des sujets favoris du Coseriu de l'époque, pour ainsi dire, „mûre".

butions de collègues et d'amis à qui on avait demandé de réviser les positions cosériennes sur les mêmes sujets: Wilhelm von Humboldt; le changement linguistique, surtout son interprétation téléologique; la variation et les variétés linguistiques; la typologie et les universaux; langage et poésie; la traduction et le savoir linguistique dans une linguistique de la parole.

Après sa retraite, en 1989, Coseriu, qui était membre d'un grand nombre d'académies dans le monde entier, ne cessa pas de travailler, ni dans son bureau de Tübingen ni ailleurs. Il élargissait encore son enseignement oral et publiait moins. Il prit un grand plaisir à collectionner des titres de docteur honoris causa dans les universités du monde entier; à la fin le chiffre exact en était difficile à évaluer, il se monte à une bonne trentaine au moins. Avec une fréquence croissante, il passa des semaines et des mois en Roumanie et en République Moldave, son pays natal, où il ne donnait pas seulement des cours de linguistique générale dans plusieurs universités, dans celle de Chişinău et celle, toute récente, de Bălţi, mais où il observait aussi, d'un œil critique, le développement de la politique linguistique, en entretenant des contacts amicaux avec l'ancien président de la République, Petru Lucinschi, dans la perspective de fortifier la langue nationale, le roumain, contre les prétentions de la minorité russe. En 2001, lorsque l'université de Bălţi organisa un colloque international en l'honneur du 80e anniversaire du grand savant, il fut reçu, avec tous les participants du colloque, dans son ancien lycée et, à Mihăileni, son village natal, au sein de la famille d'un cousin. Il donna ses dernières longues interviews, professant ses opinions sur la littérature roumaine et mondiale actuelle, sur la philosophie et la linguistique du XXe siècle(6). C'est ainsi que s'est bouclée sa vie, une carrière qui visait à l'universalisme, à comprendre toute la tradition philosophique et linguistique occidentale et à en déterminer le discours actuel. *Omnia humana mihi cordi sunt*, tel fut l'horizon de ses intérêts, de ses prétentions.

Que restera-t-il de l'œuvre d'Eugenio Coseriu? Certes, une nécrologie n'est pas le lieu d'en faire le rapport systématique ni même d'apporter une réflexion pertinente au sujet. Ce qui importe, c'est que Coseriu n'a pas laissé, nous semble-t-il, une linguistique de mode, une linguistique passagère destinée à être plus ou moins oubliée dès sa mort. S'il n'a pas eu, au cours de sa carrière, l'influence universelle qu'il avait peut-être souhaitée, il a néanmoins marqué de son empreinte certaines conceptions et certaines terminologies largement acceptées. Qui sait, parmi ceux qui parlent, en linguistique variationnelle, de distinctions diatopiques, diastratiques et diaphasiques, qu'il s'agit de termes répandus par les écrits de Coseriu, bien que conçus originairement par le norvégien Leiv Flydal? Quel linguiste se rend compte encore du fait que la conception actuelle de la synchronie, c'est-à-dire de l'analyse synchronique d'un phénomène linguistique, remonte à l'interprétation cosérienne entre synchronie et diachronie? Si tout le monde avait interprété la linguistique statique, «l'axe des simultanéités, concernant le rapport entre choses coexistantes» de Saussure comme une perspective qui se référait au moment de l'observation, donc au temps, Coseriu a montré qu'il s'agissait simplement du fonctionnement du système ou, plus exactement, d'un système partiel de la langue.

---

(6) Dans la revue littéraire *Semn* ('Signe') de Chişinău, numéro II, 3-4 (1998), pp. 8-14, et dans la revue linguistique *Limba Română* (Chişinău), XI, 2001, 4-8, pp. 32-37, 46-94.

D'autres concepts pourraient être repris et développés dans une linguistique future que nous ne connaissons pas encore. Nous ne pouvons qu'en faire une énumération sommaire et trop peu systématique. Ce qui, à notre avis, vaudrait la peine de ne pas se perdre, c'est un certain nombre de distinctions méthodiques, comme celle entre le savoir linguistique (la compétence linguistique) et le savoir encyclopédique ou bien entre ce qui est fonctionnel dans une langue et ce que nous savons des choses qui nous entourent et que nous exprimons par notre langue; de là vient, en sémantique, la distinction entre la signification (linguistique) et la désignation (d'un objet extra-linguistique); entre la signification (d'un mot, d'une phrase, d'un texte) et le sens (d'un texte); entre norme et système (et type); entre la théorie du langage et la philosophie du langage; entre les universaux de fréquence et les universaux absolus; entre les catégories verbales (universelles) et les classes de mots (d'une langue particulière).

La linguistique cosérienne est caractérisée par son fonctionnalisme strict, c'est-à-dire que tout est sémantique en langue. Il n'y a pas de séparation entre sémantique et syntaxe, entre sémantique et pragmatique etc., parce que tous les niveaux de la langue sont sémantiques et qu'il faut en décrire les fonctions (ou significations) respectives. Cette linguistique part du savoir intuitif du locuteur et rejette toute idée de modélisation ou d'hypothèse qui soit hors de ce que le locuteur sait sur sa langue. A la base de cette conception est une autre distinction chère à Coseriu: celle entre les sciences naturelles et les sciences humaines.

La sémantique structurale, synchronique ou diachronique, discipline initiée par Coseriu, a eu certains succès, mais ses sujets, loin d'être épuisés, semblent actuellement être du domaine de la sémantique cognitive, qui, pourtant, néglige non seulement la distinction nécessaire entre le monde extra-linguistique et le langage, vu l'importance qu'elle donne aux associations subjectives, mais aussi le côté paradigmatique de la structuration du vocabulaire. On ne sait pas encore quelles seront les perspectives d'une sémantique lexicale post-cognitive, qui comprendra certainement certains acquis indéniables du cognitivisme, mais il serait à souhaiter que le point de vue paradigmatique ne se perde pas complètement à l'avenir. La typologie intégrale de Coseriu n'est pas très opérationnelle, il est vrai, puisqu'elle part de l'intuition d'un linguiste heureux qui réussit à «reconnaître», à la base des données linguistiques de tous les niveaux, le type individuel d'une langue particulière ou de toute une famille de langues. Aux romanistes qui s'intéressent aux origines des langues romanes Coseriu a laissé son intuition du type roman opposé au type du latin classique. Ses études sur le latin vulgaire n'ont pas encore retenu l'attention qu'elles méritent. Lorsqu'il s'agit de la délimitation du concept, strictement opposé à celui du latin classique, on retiendra une chronologie limitée à l'époque qui s'étend entre 100 après J.-C. (prise de conscience du latin classique comme modèle littéraire à suivre) et 400 après J.-C. (fin du rôle de Rome, capitale de l'Empire, en tant que centre d'une certaine norme linguistique commune). Dans le cas de l'influence grecque sur le latin vulgaire, Coseriu n'a donné que des indices qu'il faudrait encore étudier en détail. La dialectologie et la géolinguistique n'ont repris que d'une façon partielle sa distinction entre dialecte primaire, secondaire et tertiaire. Et, finalement, les futurs descripteurs des temps et des aspects verbaux des différentes langues romanes pourraient, à condition que son livre sur le sujet soit republié dans une langue romane, s'inspirer davantage des idées cosériennes sur le rôle de l'imparfait et du conditonnel et sur l'opposition fonctionnelle entre temps simples et temps composés.

C'est tout un monde intellectuel qui s'est éteint avec lui. Espérons, pour le moment, que son énorme bibliothèque personnelle pourra être conservée intacte pour former, éventuellement, un centre d'études linguistiques attaché à la Bibliothèque Universitaire de Tübingen!

Wolf DIETRICH

Horst GECKELER
(1935-2002)

Notre ami Horst Geckeler, professeur émérite de l'université de Münster en Westphalie depuis un an et demi, s'est éteint le 2 novembre 2002. Né le 4 octobre 1935 à Sulz, en Souabe, il a fréquenté l'Université de Tübingen entre 1956 et 1963. Ses études en philologie française et anglaise ainsi qu'en histoire l'ont mené à Paris et à Leicester (Angleterre). Après avoir subi l'influence tardive de Gerhard Rohlfs et d'Ernst Gamillscheg, qui enseignaient à Tübingen en tant que professeurs émérites, mais aussi par l'intermédiaire de Mario Wandruszka, il a suivi, à la Sorbonne, pendant l'année 1960/61, les cours d'André Martinet, Georges Gougenheim, Pierre Fouché, Robert-Léon Wagner et Jean Boutière. C'est à Paris qu'il a fait la connaissance de sa future femme, Armelle, qui fut le noyau de cette francophone famille Geckeler, partout où elle se trouva ensuite en Allemagne.

Après son examen d'État, en 1963, il a été tout particulièrement influencé par Eugenio Coseriu, qui l'a choisi comme l'un de ses premiers assistants et a dirigé sa thèse sur la sémantique structurale et le champ lexical des adjectifs français désignant l'âge, 'jeune' - 'nouveau' - 'neuf' - 'vieux' - 'âgé'. Coseriu lui-même n'ayant présenté que des esquisses d'une théorie des champs lexicaux, c'est Geckeler qui l'a développée et appliquée à un exemple concret. La traduction de sa thèse en espagnol (1976, ^{2}1984, ^{3}1994) et en italien (1979) ainsi que la publication à part de sa partie théorique (1971, ^{2}1971, ^{3}1982), puis sa *Strukturelle Semantik des Französischen* (1973), petit manuel destiné aux étudiants, lui ont vite donné une renommée nationale et internationale de spécialiste de sémantique lexicale.

D'ailleurs, Horst Geckeler n'a jamais oublié les leçons de linguistique fonctionnelle reçues à Paris, lesquelles se sont mêlées dans sa pensée, de façon très heureuse, à celles de Coseriu. Pendant toute sa vie il a gardé un fidèle attachement à la SILF et à ses congrès.

S'il avait déjà fait, pendant ses années d'études universitaires, des séjours en Espagne et en Italie pour acquérir les connaissances polyglottes qui caractérisent le romaniste allemand de vieille roche, c'est en 1970 que son maître Coseriu l'envoya au Venezuela. Il enseigna, pendant deux ans, à l'Universidad de los Andes, à Mérida, la linguistique romane et il acquit là l'expérience nécessaire pour devenir un spécialiste des variétés sud-américaines de l'espagnol. En 1972, il passa en Espagne, à l'Université de Navarre, à Pampelune, pour enseigner la linguistique comparée des langues romanes, puis revint en Allemagne, successivement aux Universités de Göttingen, de Tübingen et de Münster, chaque fois en tant que suppléant dans une chaire vacante. En 1974 enfin, il fut nommé professeur titulaire à l'Université de Münster, dans l'une des deux chaires parallèles de linguistique romane, issues de l'ancienne chaire

unique d'Heinrich Lausberg. Pendant 28 ans, nous allions, lui et moi, travailler désormais ensemble dans l'un des plus grands instituts de philologie romane en Allemagne, nos bureaux se trouvant sur le même couloir et nos vues étant fondées sur les mêmes principes théoriques et méthodologiques. Les fruits de ce contact étroit, mûris après nos quinze premières années d'enseignement, furent deux publications en collaboration et leurs retouches devenues nécessaires dans les éditions ultérieures, deux manuels en langue allemande, destinés aux étudiants, *Introduction à la linguistique espagnole* (1990, ^{3}2000) et *Introduction à la linguistique française* (1995, ^{3}2003). Les deux avaient été précédés par l'*Introduction à la linguistique italienne* (en langue allemande, 1987, ^{2}1992), écrite avec Dieter Kattenbusch, un ancien élève d'Heinrich Lausberg, aujourd'hui professeur à l'Université Humboldt de Berlin. La linguistique synchronique et diachronique du français, de l'espagnol et de l'italien, tel était le champ de travail d'Horst Geckeler, dans l'enseignement universitaire aussi bien que dans ses recherches.

Nous nous connaissions depuis plus de dix ans parce que nous avions suivi les mêmes cours donnés par Eugenio Coseriu, nouveau venu à Tübingen, qui y fit ses débuts au semestre d'été 1963. Horst Geckeler était en train de préparer ses examens, moi, j'étais un petit étudiant. Nos liens amicaux se resserrèrent au cours du Congrès de notre Société de 1965, à Madrid, auquel nous nous retrouvâmes comme les seuls participants, bien que passifs, parmi les jeunes linguistes de Tübingen.

Horst Geckeler n'a jamais abandonné son premier centre d'intérêt, la sémantique structurale et la théorie des champs lexicaux, qu'il enseignait à ses nombreux étudiants en leur faisant appliquer, dans les différents types d'examens écrits et de thèses, la méthode sur un grand nombre de champs lexicaux concrets français, espagnols et italiens. Il en développa la théorie dans ses études sur les relations sémantiques, notamment la synonymie et l'antonymie. Mais il étendit assez vite ses horizons à la lexicologie générale, surtout aux influences mutuelles des langues romanes et de l'anglais, à la typologie des langues romanes et aux particularités de l'espagnol des Amériques, surtout aux problèmes de sa structure dialectologique interne. Sa compétence indéniable et son jugement critique, qui évitait toujours les positions extrêmes, lui valurent l'honneur d'être élu, pour les périodes s'étendant entre 1984 et 1992, comme l'un des experts de la Deutsche Forschungsgemeinschaft pour le domaine de la linguistique romane. Entre 1994 et 2002, il était membre du comité scientifique de la revue *Iberoromania*. Pour son soixantième anniversaire, en 1995, son élève Ulrich Hoinkes lui a préparé un gros volume de mélanges, intitulé *Panorama der Lexikalischen Semantik*. Deux ans plus tard furent publiés les actes d'un colloque international organisé à la même occasion, à Münster, sous le titre de *Kaleidoskop der Lexikalischen Semantik*. Pour ses 65 ans, en l'an 2000, ses collègues du Romanisches Seminar de Münster contribuèrent par leurs articles à un deuxième volume de mélanges intitulé *Romanistica se movet* ..., dont l'objectif fut de faire le bilan, certainement discret, des études de philologie romane, études linguistiques et littéraires, au seuil du troisième millénaire.

La caractéristique principale du linguiste et du romaniste Horst Geckeler était sa profonde humanité, imprégnée de l'éthique chrétienne qu'il professait dans sa paroisse protestante d'Havixbeck, près de Münster, humanité dont il donnait des preuves dans les nombreuses commissions universitaires dont il était membre en qualité de directeur d'institut ou de doyen d'unité d'enseignement et de recherche. Lui

qui ne perdait jamais son calme et qui, contrairement à tant d'autres collègues, était peu enclin aux intrigues, savait souvent trouver un compromis dans une situation apparemment sans issue. Cet homme cultivé et chaleureux était toujours au service de ses nombreux étudiants. Après sa retraite, son poste restant vacant pour un an, il avait continué à travailler, presque comme auparavant, enseignant, faisant passer les examens, se consacrant à ses recherches. A partir de la fin 2001, la maladie le freina, puis le paralysa de plus en plus, inévitablement. Sa belle bibliothèque formera désormais une unité à part à l'intérieur de la Bibliothèque Universitaire de Leipzig.

Wolf DIETRICH